

MARTOR



Title: "Studium post negotium. La première génération d'étudiants de Bessarabie (République de Moldavie) en Roumanie (1990-1991): redéfinitions identitaires, stratégies de survie, tentatives de profit"

Author: Petru Negură

How to cite this article: Negură, Petru. 2012. "Studium post negotium. La première génération d'étudiants de Bessarabie (République de Moldavie) en Roumanie (1990-1991): redéfinitions identitaires, stratégies de survie, tentatives de profit". *Martor* 17: 69-80.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/revista-martor-nr-17-din-2012/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor* review is published by the Museum of the Romanian Peasant. Its aim is to provide, as widely as possible, a rich content at the highest academic and editorial standards for scientific, educational and (in)formational goals. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

Martor is indexed by EBSCO and CEEOL.

Studium post negotium. La première génération d'étudiants de Bessarabie (République de Moldavie) en Roumanie (1990-1991): redéfinitions identitaires, stratégies de survie, tentatives de profit

Petru Negură

Petru Negură est professeur à l'Université Pédagogique d'Etat de Moldavie (Chişinău), docteur en sociologie (de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris).

Il est l'auteur de l'ouvrage Ni héros, ni traitres. Les écrivains moldaves face au pouvoir soviétique sous Staline, publié en 2009 aux éditions l'Harmattan.

RÉSUMÉ

Une partie des étudiants provenant de la République Soviétique Socialiste Moldave (de l'URSS) de la première promotion (année académique 1990/1991) en Roumanie a tenté de tirer parti d'avantages «secondaires» de la libéralisation des frontières en transportant et vendant des biens de consommation divers. La réalisation d'une telle activité d'«économie secondaire» entraine en conflit avec les attentes communes liées au statut d'étudiant et avec l'éthique idéaliste d'austérité personnelle en faveur d'un supposé bien-être collectif, promue dans le discours officiel du régime communiste. Avec le changement des régimes politiques et la délégitimation des anciennes autorités et idéologie, cette activité informelle acquiert de nouvelles significations sociales, morales, symboliques, idéologiques et identitaires. À travers un comportement et un discours que l'on peut qualifier d'immoral à cette époque, cette «minorité active» d'étudiants a contribué à sa manière à la reformulation de modèles rigides de valeurs et de pratiques (considérés comme idéalistes et/ou idéologiquement manipulés), qui ont perdu leur efficacité, tandis que l'Etat réduisait son «monopole sur la violence légitime» et que les libertés individuelles éclataient au grand jour.

Une des victoires de la révolution « chantante » [Thompson, 1992]¹ de la fin des années 1980 à Chişinău et de la révolution de décembre 1989 en Roumanie a été le fait d'accorder le droit à de nombreux jeunes moldaves² (de République de Moldavie, de Transnistrie et de Bucovine) de l'ancienne URSS (République socialiste soviétique de Moldavie et République socialiste soviétique d'Ukraine) de pouvoir poursuivre leurs études en Roumanie. Une partie des étudiants de Moldavie et de Bucovine en Roumanie de la première promotion (année universitaire 1990/1991) a essayé de profiter de bénéfices «secondaires» de la libéralisation du régime de passage de fron-

tière et de la différence entre les marchés économiques de Roumanie et de République socialiste soviétique de Moldavie³ pour transporter (plutôt dans le but d'exporter, de République socialiste soviétique de Moldavie vers la Roumanie) diverses marchandises, pour en extraire un certain profit. Ces activités «économiques secondaires», plus ou moins systématiques, entrent en contradiction avec les attentes habituelles par rapport au statut d'étudiant. En même temps, cette activité commerciale informelle (nommée en Roumanie «bişniţă»⁴; «contrebande» en français) était à contre-courant d'une éthique idéaliste d'austérité personnelle en faveur d'un

MOTS-CLEFS:

République de Moldavie, économie secondaire, frontières, style de vie, stratégies d'adaptation.

1) Ainsi que les mouvements de la fin des années 1980 ont été appelés dans les Républiques Baltes. L'appellation est aussi valable pour les manifestations du même type dans la République moldave. Cf. Thomson, 1992.

2) Dans cet article nous utilisons le terme « moldave / moldaves » pour désigner les habitants de Moldavie, de Transnistrie (dans l'actuelle République de Moldavie) et de Bucovine du Nord (Ukraine).

3) Conformément au témoignage du Premier ministre de la République de Moldavie (République socialiste soviétique de Moldavie) d'alors, Mircea Druc, sur son ordre sont partis plus de 3000 jeunes moldaves pour faire leurs études dans les lycées et les universités de Roumanie. Consulter : <http://www.druc.ro/content/blogsection/1/88/la ng/> (page web en roumain consultée en février 2011).

4) Dérivé (d'une manière diminutive et légèrement péjorative) de l'anglais «business».



23 décembre 1989. Pancarte accrochée sur la grille du parc "A. S. Pouchkine" à Chişinău, en solidarité avec les manifestations de Timișoara et Bucarest. Photographie de Lina Grău

5) Et, dans une certaine mesure, au sein de certains cercles intellectuels (éduqués dans la tradition de l'intelligentsia russe du 19^{ème} siècle) opposés à « l'esprit capitaliste » : « L'idéologie bourgeoise n'a jamais été au pouvoir chez nous, elle n'a jamais exercé d'attraction sur les cœurs russes. Nous n'avons jamais connu de base idéaliste pour les droits des classes bourgeoises et pour le régime bourgeois. Au fond, presque tout le monde considérait la bourgeoisie comme un crime, pas seulement les révolutionnaires et les socialistes, mais aussi les slavophiles et les croyants, et tous les écrivains russes ; même la bourgeoisie russe elle-même se sentait humiliée de son état ». Nikolai Berdiaev, *Un Nouveau Moyen Age*, Paris, 1927, p. 210, cité par Besançon, 1967 : 523.

6) A partir de 1991, en Roumanie les importations ont augmenté (elles dépassent l'importance relative des exportations, soutenues par voie administrative pendant les années 1980) surtout en provenance des pays développés (de 15,4% en 1989 à 44,7% en 1991), alors que les importations provenant des autres pays de l'Europe orientale a baissé (de 43,5% en 1989 à 26,2% en 1991). Cf. Chitu et Bălăşescu, 2004.

bien-être collectif, encouragée par le discours officiel du régime communiste⁵.

Les activités sur le marché informel (dont la « contrebande ») n'étaient pas neuves en 1989. Pendant la période socialiste, en URSS comme dans les pays du bloc socialiste, il existait une large gamme d'activités économiques secondaires [Cf. Sampson, 1987; Kornai, 1992 ; Verdery, 1996 ; Ledeneva, 1998 ; Mandel & Humphrey, 2002 ; Chelcea & Lăţea, 2000 ; Osokina, 2001 ; Heintz, 2005 ; Ţone, 2009]. La chute du régime communiste – qui stigmatisait ou même interdisait toute activité économique informelle – a fait apparaître au grand jour ces pratiques et leur a permis un développement effervescent [Cf. Humphrey, 1991 ; Verdery, 1996 ; Konstantinov, 1996, 1998 ; Mandel & Humphrey, 2002 ; Carey, 2004 ; Verdery & Humphrey, 2004 ; Heintz, 2007]. Dans les conditions de changement de régimes politiques et de délégitimation des puissances et des idéologies anciennes, ces activités informelles prenaient de nouvelles significations sociales, morales, symboliques, idéologiques, identitaires. Jusqu'à très récemment considérée comme une pratique malhonnête, ou même totalement illégale, la contrebande est acceptée immédiatement après 1990 comme une activité presque honorable et comme une source de revenu considérable, à laquelle recouraient toutes les catégories sociales, aussi bien à la

vente qu'à l'achat, en fonction du potentiel d'investissement et du degré d'accès de chacun aux biens que l'on pouvait vendre par le biais de la « contrebande ».

La contrebande, surtout celle pratiquée par les étudiants, et encore plus par les étudiants moldaves lors de leur première année d'études en Roumanie, acquiert des significations symboliques et identitaires. Les étudiants moldaves intègrent le commerce transfrontalier à leur vie quotidienne, à leur système de normes et de valeurs, dans un processus de transformation continu, sous la pression des changements sociopolitiques et économiques de cette époque, mais aussi des activités commerciales qu'ils entreprenaient. Pour ceux qui la pratiquaient avec assiduité, la « contrebande » a exercé un effet destructeur sur leurs relations de solidarité et sur leur rapport à certaines « lois non écrites » et certaines valeurs (considérées comme « idéalistes ») que beaucoup d'entre eux ont hérité de leur milieu familial et social d'origine.

L'âge d'or de la « contrebande » pour les étudiants moldaves a été pendant les années 1990-1991. Selon plusieurs témoignages et données auxquels j'ai eu accès, à partir de 1991 les prix des biens de consommation de masse des marchés de Roumanie et de République de Moldavie ont eu tendance à s'équilibrer et en Roumanie les importations de ces produits de pays tiers ont augmenté⁶, alors qu'en République de Moldavie la production des biens de consommation de masse baissait drastiquement. Ces tendances économiques ont mené à la diminution de la rentabilité puis à la disparition du trafic commercial transfrontalier chez les étudiants originaires de République de Moldavie en Roumanie, au profit de relations économiques légales et de plus en plus intenses entre les deux pays, tout au long des années 1990 [Bizgu, 2006].

Pour cet article, en janvier et février 2011 j'ai réalisé une série d'entretiens semi dirigés avec huit personnes, dont six sont d'anciens étudiants moldaves à l'université roumaine (la plupart à l'université de Iaşi) de la première promotion (1990/91) ; une autre personne in-

interviewée était pendant cette période l'épouse d'un étudiant de cette promotion (interviewé lui aussi); enfin, une personne a fait partie en 1990-1992 de la commission de l'enseignement du Soviet suprême (puis du Parlement) de la République socialiste soviétique de Moldavie, impliquée dans la sélection des étudiants moldaves (de Moldavie) pour leurs études en Roumanie. De plus, en tant qu'ancien élève moldave en Roumanie de la deuxième promotion (1991/92), j'ai moi-même connu directement l'atmosphère et la majorité des personnes dont je parle dans cet article, surtout à partir d'octobre 1991⁷.

• • • • •

Les premiers étudiants moldaves en Roumanie: la révélation de la différence

Pour la majorité des jeunes de Moldavie et de Bucovine qui devaient faire leurs études en Roumanie à partir d'octobre 1990, leur relation avec le pays d'accueil s'inscrivait dans un hori-

zon d'attente romantique et nationaliste, créé par les prises de parole enflammées prononcées à la tribune du cénacle «Alexei Mateevici» et aux meetings du centre de la capitale, les «ponts de fleurs» entre la Roumanie et la République socialiste soviétique de Moldavie⁸ et les autres manifestations des «mouvements de libération nationale» de 1989-1990. «Les enfants, allez au Pays⁹ [en Roumanie, NDT] et étudiez, étudiez bien, puis revenez pour réformer la République de Moldavie!» – clamait le Premier ministre Mircea Druc devant des milliers de jeunes moldaves rassemblés un jour de fin septembre 1990 sur la place de la grande réunion nationale¹⁰. Les représentants des nouvelles élites politiques étaient entrés au Parlement de la République socialiste soviétique de Moldavie en profitant de la vague des «mouvements nationaux» (et, sur le plan politique, étaient aidés par le Front populaire de Moldavie), ils focalisaient leurs attentes patriotiques (et, au moins en partie, unionistes) sur ces nouvelles générations de jeunes qui devaient faire leurs études en Roumanie, possibilité à laquelle ils n'avaient pas même rêvé au

7) Pour des raisons de confidentialité, je ne donne pas les noms et les statuts sociaux des personnes en question. Les informations que je décris et que j'analyse dans ce qui suit, je les dois à l'ouverture et à la compréhension que les personnes interviewées ont eues par rapport à ma recherche, raison pour laquelle je leur suis profondément reconnaissant.

8) Il est question de deux événements réalisés avec l'accord des gouvernements de l'URSS et de Roumanie pendant lesquels la frontière entre la Roumanie et la République socialiste soviétique de Moldavie a été ouverte pendant une journée : le 6 mai 1990, de Roumanie vers la République socialiste soviétique de Moldavie et le 16 juin 1991, de République socialiste soviétique de Moldavie vers la Roumanie.

9) Dans le discours nationaliste roumain (véhiculé surtout dans les anciennes provinces) le Pays (Tara) désigne la «grande patrie», à savoir la Roumanie.

10) Paraphrasé par un témoin oculaire que j'ai interviewé, lui-même à cette époque membre de la commission de l'enseignement du Soviet suprême / du Parlement de la République socialiste soviétique de Moldavie et responsable de l'organisation du départ des jeunes moldaves en Roumanie.



23 décembre 1989. Réunion spontanée devant le monument d'Etienne le Grand à Chişinău pour soutenir les protestations à Bucarest du 22 décembre 1989. Photographie de Lina Grău

11) Du aux systèmes des rails différents entre l'URSS et les autres pays européens, le passage des trains à la frontière de l'URSS était réalisé par le changement du mécanisme des roues des trains.

temps de leur jeunesse, pendant la période soviétique (même si, évidemment, ils l'auraient désiré).

Animés par ces attentes et ces désirs patriotiques, les enfants des Moldaves d'URSS remplissaient continuellement les trains et les autobus à destination des villes universitaires de Roumanie. Certains jeunes portaient le drapeau tricolore roumain, ramené directement des «barricades» des luttes pour «la langue et l'alphabet». L'attente impatiente de la grande rencontre flottait dans l'air, intensifiée par la lenteur du véhicule et le changement rituel des roues de train¹¹. Une fois passées la gare Ungheni et la rivière Prut, s'élèvent les maisons d'un village modeste, humble, familial, semblable aux villages parsemés dans toute la Moldavie. Ensuite, au bout d'un moment, une zone industrielle grise, l'enchevêtrement des rails de la voie ferrée annonce l'arrivée à la première destination: la ville de Iași, la gare Nicolina. La foule, des fleurs plein les bras pour l'accueil. Emotions, animation, certains ne cachent pas leurs larmes de bonheur. «Mes frères, nous nous sommes retrouvés!» – on entend ces mots dans le murmure de la foule.

Au moment de la répartition dans les résidences universitaires, les jeunes moldaves reconstituent leurs groupes d'origine ou s'associent en fonction de leur provenance, selon leurs propres choix, mais aussi pour faciliter la tâche des organisateurs. Après l'installation, les jeunes étudiants vont aux premiers cours, où, suite à l'accueil chaleureux et un peu écrasant, ils découvrent leurs handicaps par rapport aux collègues «du pays». Le roumain parlé par la majorité des étudiants moldaves avait en général un lexique pauvre, il était parsemé de mots et d'emprunts au russe et était de plus marqué par un accent régional et/ou russe qui suscitait le sourire des locaux. Les connaissances des élèves moldaves, formées en famille et pendant les dix années d'enseignement moyen (par rapport aux douze années d'enseignement général et de lycée en Roumanie), étaient criblés de lacunes importantes dans les matières de culture générale (et surtout en culture roumaine) et dans les enseignements de spécialité. Enfin, mais ce n'é-

tait pas le moins important, les étudiants de Moldavie et de Bucovine étaient en moyenne plus jeunes de quelques années que leurs collègues roumains (à cause des âges différents de fin d'études secondaires), une différence d'âge décisive pour la maturation de la personnalité. Toutes ces différences et carences entretenaient un complexe d'infériorité chez les étudiants moldaves dans les universités de Roumanie, amplifié au fur et à mesure que l'excitation du rapprochement entre les deux rives du Prut laissait la place aux rituels d'hospitalité, à la routine officielle et aux attentes déçues. Les déceptions se sont succédées, et les stratégies d'adaptation et de compensation ne se sont pas faites attendre non plus. Les complexes d'infériorité étaient souvent compensés par la revendication, par les étudiants moldaves, de prétendues supériorités, dues à leur provenance du plus grand pays du globe et de la connaissance affichée de la langue de Tolstoï et Dostoïevski.

Après une courte mais intense période de fraternité, au moins au niveau des discours de bienvenue, les nouveaux venus et les locaux n'ont pas mis longtemps à remarquer leurs différences. La perception de ces différences était d'autant plus frappante que l'identité des «frères» des deux rives s'annonçait être parfaite. La découverte des différences – perçues dans le langage, le comportement, l'apparence et la vie quotidienne des autres «nous-même» – approfondissait l'identification avec le groupe d'origine. Pour compenser leur déficit d'image, les jeunes de Moldavie et de Bucovine (parfois qualifiés par les locaux entre eux de «russes», une étiquette encore attribuée à l'époque à certains étrangers proches, redoutés et haïs) mettaient en place des stratégies d'affirmation de soi qui oscillaient entre la ségrégation bruyante (en parlant et en chantant en russe) et l'assimilation silencieuse [Cf. Goffman, 1963]¹². Ces deux choix extrêmes laissaient la place à une gamme de relations de négociation et de compromis, par lesquelles les étudiants moldaves cherchaient et affirmaient leur identité, en communiquant et en jouant avec les attentes des locaux.

12) Ces stratégies d'adaptation aux normes du groupe majoritaire sont analogues à celles analysées par Erving Goffman pour l'exemple des personnes et des groupes discrédités.

•••••

La contrebande: le phantasme de l'opulence dans un monde pauvre

Sortie récemment de l'ère Ceaușescu et de la tourmente de la révolution de décembre 1989, la Roumanie est apparue aux yeux des premiers étudiants moldaves comme un pays appauvri, humilié, courbé sous le fardeau d'une pénurie et d'une oppression totalitaire persistante. Les étagères des magasins d'Etat brillaient encore par le manque de produits de première nécessité. Par contre, tout le monde vendait et achetait quelque chose. Tout le pays était devenu un immense marché aux puces. On vendait et on achetait pratiquement tout, avec passion et frénésie, partout: dans les gares, dans les stations de transport public, sur les comptoirs et en pleine rue. Les résidences universitaires sont devenues de vrais centres commerciaux¹³ de cette époque de tribulations. Dans une chambre de résidence universitaire on pouvait acheter des cigarettes et de la bière, dans l'autre du café, dans une troisième des jeans, dans la suivante des articles électroménagers et ainsi de suite. Les étudiants moldaves ont découvert en Roumanie post-révolutionnaire un monde dans lequel l'ubiquité des objets de consommation cachait mal l'incapacité de la majorité à se satisfaire vraiment de ceux-ci [Cf. Chelcea & Lățea, 2004: 152-174].

Pour la majorité des étudiants de Moldavie et de Bucovine, la «contrebande» est apparue comme un moyen normal et pratique de compléter leur budget d'étudiant et de satisfaire un surplus de besoins. Lors de leur premier voyage en Roumanie, certains étudiants ont été encouragés par leurs parents et par leurs proches à ramener avec eux certaines choses (du café ou de petits articles électroménagers), dans l'idée de les commercialiser une fois arrivés à destination, pour se procurer de la monnaie locale (à Chișinău le rouble soviétique circulait encore), en attendant le versement de la bourse. La majorité des étudiants moldaves apprenaient à la gare, lors du premier contact avec les locaux, la liste des objets



Un groupe de jeunes Moldaves, à Iași (Jassy), à l'occasion du pont de fleurs du 16 juin 1991. Photographie de Lina Grău

produits en URSS qui bénéficiaient d'une demande forte de la part des locaux.

Au début, presque n'importe quoi pouvait être considéré comme une marchandise dans ce «petit trafic transfrontalier», car la Roumanie à cette époque était un marché insatiable qui ingurgitait presque tout en matière de biens de consommation: ampoules électriques, ballons à gonfler, savons parfumés, dentifrices «de marque», etc. [Cf. Chelcea & Lățea, 2004 : 155-166 ; Chelcea & Lățea, 2000; Țone, 2009]. Certains jeunes étudiants, plus familiers de la «haute» culture, trafiquaient avec un certain succès des biens «symboliques»: des livres (les maîtres de l'existentialisme et de l'absurde Camus et Kafka se vendaient comme des petits pains) et des disques vinyles (à cette époque la maison de disques russe «Melodia» sortait les albums des monstres sacrés du rock occidental: Beatles, Rolling Stones, Pink Floyd, Led Zeppelin, etc. – considérés avec vénération par les rockers roumains de tous âges).

Au fur et à mesure que la demande de la part des acheteurs roumains pour les objets de qualité croissait, les besoins des commerçants pour des formules de trafic plus rentables augmentaient aussi. Une partie des étudiants moldaves a découvert rapidement que, par un effort bien administré accompagné d'une once d'imagination et de sens pratique, la «contre-

13) Je reprends cette image d'un entretien avec une des personnes interviewées, ancien étudiant moldave en Roumanie de la première promotion.

bande» pouvait augmenter leurs revenus de manière substantielle. Comme, selon certains témoignages, le contrôle douanier était plus relâché dans les premiers mois après le départ des étudiants moldaves en Roumanie, le commerce informel tendait à devenir une occupation systématique. Suite à l'accumulation de sommes d'argent provenant de petits profits ou avec l'aide d'emprunts contractés auprès de la famille et d'amis, certains étudiants réussissaient à transporter des objets plus grands (téléviseurs, réfrigérateurs, magnétophones) et ainsi plus profitables. La demande pour les téléviseurs soviétiques était si importante en Roumanie que certains étudiants n'avaient même plus besoin d'aller au marché aux puces ou aux dépôts-ventes (les principaux lieux de vente / d'achat des produits provenant de l'URSS), ils les vendaient directement à la gare ou, sans taxe ni commission, aux chauffeurs de taxi.

Alors que le commerce informel transfrontalier réalisé avec de petits objets était une occupation surtout féminine, la «grande contrebande» – avec des objets de grande taille (électroménager, tronçonneuses, motos...) – était l'apanage des hommes [Cf. Chelcea & Lăteța, 2004: 160; Konstantinov, 1996: 769;

Konstantinov, 1998: 737]. C'est une séparation sexuelle des tâches, motivée en général par la distribution inégale de la force physique (la force nécessaire au moins pour le transport des objets en question), mais qui n'est pas sans conséquence sur le plan matériel et social pour chaque sexe. Dans l'idée de certains étudiants moldaves de 1990/91, la «grande contrebande», qui impliquait des risques divers et parfois un certain niveau de violence, était associée à un idéal de masculinité (souvent inspiré du folklore interlope), et basée sur le culte de la force brute et le dédain vis-à-vis des valeurs «féminines» (sensibilité, non agression). Les étudiantes moldaves de la première promotion ont aussi essayé de faire un peu de «contrebande» – puisque tout le monde le faisait –, pour subvenir aux éventuels trous dans le budget. Les marchandises transportées par les étudiantes dans le trafic qu'elles faisaient à l'occasion des voyages réguliers à la maison étaient légères et facilement accessibles: ampoules, dentifrice, livres, bijoux pas chères. Cela était d'habitude vendu directement à la résidence universitaire ou placé dans les dépôts-ventes, pour lesquels le coût de la commission était préféré à l'inconfort de la vente au marché aux puces. Leur implication réduite



Juillet 1992, Bucarest, devant l'ambassade de Russie. Manifestation organisée par la ligue des étudiants moldaves contre l'agression russe en Transnistrie. Photographie de Lina Grău

dans le trafic transfrontalier a accordé aux étudiantes un avantage temporel, qu'elles pouvaient consacrer, entre autres, aux études ou à des relations plus harmonieuses avec les autres collègues. Plus rarement, certaines étudiantes cassaient cette représentation commune des femmes comme étant le « sexe faible » et s'engageaient, auprès de leurs partenaires masculins, dans des pratiques commerciales qui sollicitaient de manière égale un effort physique et un caractère trempé. Dans ces cas-là, certaines d'entre elles se sentaient obligées d'interrompre leurs études pour effectuer de la « contrebande », qui devenait pendant un an ou deux une activité à plein temps.

Au départ une stratégie de survie [Cf. Konstantinov, 1996: 762; Chelcea & Lățea, 2000: 191-207], la « contrebande » a rapidement été considérée comme une opportunité de s'enrichir et un signe de prestige. A contrecourant de l'image de l'étudiant pauvre (et qui correspondait à la réalité de nombreux étudiants de cette époque en Roumanie et en République de Moldavie), les étudiants moldaves qui pratiquaient la « contrebande » étaient remarqués de par leur consommation de produits et services « de luxe ». Ils ne cachaient pas leur préférence pour les cigarettes chères, pour les vêtements de « bonne » marque, et ils sortaient le soir en groupe – en taxi, de ci, de là – pour dîner dans un restaurant « select ». Pour beaucoup de ces étudiants, l'élévation – significative pour eux et visible pour les autres – de leur niveau de vie équivalait à la conquête d'une « normalité » occidentale [Cf. Rausing, 2008: 8], interdite et désirée sous le régime communiste et justement à cause de cela profondément ancrée dans un imaginaire nourri intensément de films étrangers et consolidée par une lecture à rebours de la propagande officielle. Pour ces étudiants qui venaient d'un monde dans lequel les biens étaient contrôlés par voie administrative, la consommation (même peu ostentatrice) de produits et de services « de marque » était un moyen d'exprimer une liberté (et une marque de pouvoir), perçue par la majorité de leur famille et de leurs congénères comme un phantasme ou un vice.

.....

1990-1991: l'époque des successeurs d'Ostap Bender

L'opulence visible qu'affichaient (parfois sans le vouloir) les étudiants moldaves qui pratiquaient la « contrebande » inspirait de l'admiration et de l'envie à leurs collègues moins affirmés sur ce plan. Le fait que cet idéal de bien-être était atteint par certains « d'entre eux » rapidement (en seulement quelques mois après le début de l'année universitaire 1990/91) leur créait une image de personnes inventives, débrouillardes, puissantes. Les étudiants qui avaient réussi à se forger une telle image incarnaient au sein de la communauté des étudiants moldaves de nombreuses histoires à succès qui alimentaient les mythes d'enrichissement « en une nuit » de cette période post-révolutionnaire, pendant laquelle on croyait que tout était possible. Aussi bien au sein des étudiants « contrebandiers » (de toutes catégories) qu'au sein du « public » des étudiants « normaux », circulaient des légendes, souvent sans substrat réel, dans lesquelles certains émules locaux d'Ostap Bender réussissaient¹⁴ à se créer une richesse en transportant et en vendant certains objets manquant apparemment de tout intérêt commercial, comme par exemple le mercure ou les mines à encre pour les stylos, découverts grâce à un flair commercial spécial. De nombreux étudiants ne pouvaient s'empêcher d'espérer qu'un beau jour la chance leur sourirait, qu'ils pourraient acquérir ce « million » chimérique, dont certains, n'est-ce pas?, ont pu s'emparer. Pendant cette période d'ambiguïté juridique et morale, certains imaginaient des scénarii qui frisaient le domaine pénal, si cela pouvait les rapprocher, selon eux, du « Graal » tant désiré. Certains étudiants ont essayé de produire à la maison (ou à la résidence universitaire) de la vodka contrefaite, mais ils ont déclaré forfait car la qualité de la boisson n'était pas suffisante. D'autres se sont montrés tentés par des « plans » encore moins honorables, avec comme excuse le fait qu'une fois riches, ils reviendraient à un mode de vie honnête.

Les limites que leur imposaient les agents

14) Ostap Bender est un « anti-héros » des romans de I. Ilf et de E. Petrov (Les 12 chaises et Le Veau d'or), représentant la débrouillardise et l'esprit aventurier des Russes (Soviétiques) dans les temps troubles de la NEP (les années 1920 en URSS).

de l'Etat au niveau du transport des produits commercialisés en Roumanie étaient souvent considérées par les étudiants moldaves qui pratiquaient la «contrebande» comme autant de barrières à dépasser, par des moyens pas nécessairement honnêtes. La réglementation douanière de l'URSS/RSSM en vigueur à cette époque imposait à chaque étudiant moldave la limite de ne transporter en Roumanie qu'un seul appareil électronique, noté dans le passeport avec un tampon, objet réservé exclusivement à l'utilisation personnelle, et par conséquent soumis à l'obligation de le rapporter dans le pays d'origine. Cette contrainte a forcé les étudiants commerçants à inventer une série de subterfuges et de stratégies pour pouvoir continuer à transporter des appareils techniques (en particulier des téléviseurs) de RSSM/URSS en Roumanie. L'une de celles-ci était de faire appel à un autre étudiant moldave, d'accord pour transporter un appareil électronique, utilisant son droit unique de passer la frontière avec un objet de ce type. Le fait de soudoyer les douaniers, un autre moyen de contourner l'interdiction, était aussi une des pratiques – répandues à cette époque – qui instituait un genre de complicité entre l'étudiant commerçant et l'agent de l'Etat en violant certaines normes juridiques instaurées par les autorités de l'Etat en question.

La pratique du commerce transfrontalier (et d'autres activités économiques informelles) par les étudiants moldaves était en lien direct avec la représentation que ceux-ci avaient et partageaient du pays duquel ils provenaient (et de l'autorité que cet Etat incarnait à leurs yeux). Dans la perception des étudiants moldaves de l'année académique 1990/1991, le gouvernement de l'URSS était sur le point de voir son autorité faiblir et de perdre sa légitimité [Cf. Verdery, 1996: 205; Humphrey, 1991]. Cette année-là a été perçue, par la suite, comme un intervalle de temps pendant lequel les anciennes lois et coutumes étaient provisoirement suspendues, et les nouvelles n'étaient pas encore apparues. Les convictions nationalistes (pro roumaines et anti russes) que partageaient beaucoup d'étudiants mol-

daves, venus au gré des vagues des «mouvements nationaux», empruntaient à ces sentiments «anti soviétiques» une légitimité idéologique. Les repères juridiques étaient d'autant plus fluctuants pour eux que le cadre juridique imposé par le pays d'accueil (dans lequel de nombreux étudiants étaient confrontés à des difficultés d'adaptation) était lui aussi emprunté. La naissance de l'Etat de la République Moldave le 27 août 1991 n'a pas été non plus de nature à offrir immédiatement aux jeunes moldaves un ancrage solide dans un système de normes clairement définies, vu le caractère récent et, dans l'idée de beaucoup, provisoire, de cet Etat.

Pendant cette période d'ambiguïté juridique, le contournement de certaines normes légales n'était plus vu nécessairement, par les jeunes partis à l'automne 1990 faire leurs études en Roumanie, comme un fait condamnable, tant que ces normes ne respectaient pas, à leurs yeux, les intérêts particuliers des citoyens. Le comportement (et les possibles actes de «déviance») des jeunes étaient coordonnés et vérifiés surtout selon le prisme d'un système de valeurs – individuelles et collectives –, héritées de la famille et de la communauté d'origine. Cependant, pendant cette période «révolutionnaire», quand les positions éthiques des générations âgées étaient associées aux anciens systèmes de normes et de valeurs, des contradictions apparaissaient assurément entre les visions des parents et celles des fils et des filles [Cf. Spitzer, 1973; Burguire, 1994]. Avec leur ambition d'émancipation par rapport aux anciens cadres normatifs qui contredisaient leurs nouveaux principes et aspirations – de liberté, de puissance et de confort matériel –, les jeunes exprimaient de plus en plus ouvertement leur désaccord face à un mode de vie – marqué par les manques et les sacrifices au nom d'un code normatif, symbole d'un bien-être commun supposé – qu'ils considéraient injuste et désuet. Une des conséquences de ce processus socio-mental, par lequel les anciens codes normatifs sont partiellement abolis, partiellement substitués, était l'instauration d'une sorte de nihilisme ax-

iologique; processus que le sociologue français Emile Durkheim nommait «anomie» [Cf. Durkheim, 1897: 113; Merton, 1938: 672-682; Orrù, 1998]¹⁵ et que Dostoïevski a analysé par le biais des réflexions de son personnage Ivan Karamazov, selon lequel «si Dieu [alias l'Etat éternel et tout puissant, dans lequel tous ont cru comme en Dieu] n'existe pas, tout est permis». Certains étudiants qui pratiquaient des activités économiques informelles définissaient pour eux-mêmes et pour leurs amis un nouvel horizon moral qui assurait à leurs activités une base éthique et une rationalité pratique [Cf. Konstantinov, 1996: 764-766]. Comme cet horizon était variable et extensible d'un cas à l'autre, à ses marges ils pouvaient facilement se créer un espace pour des intentions et des actes qualifiés de «déviant» du point de vue des «anciennes» lois et coutumes.

collaboration et de subordination à l'intérieur du groupe, coordonnée par un leader auto établi, mais reconnu comme tel par les membres du groupe [Cf. Humphrey, 1991]. D'autres étudiants moldaves formaient des «équipes» de quelques membres, dans lesquelles il n'existait pas de statut clair de leader, mais plutôt une sorte de «conseil» qui administrait les af-



Un groupe d'étudiants moldaves qui vendent du papier A4 à la feuille, sur les marches de l'Université de Bucarest. 1992. Photographie de Lina Grâu

•••••

«Le commerce n'a pas d'amis»

Une fois arrivés dans les centres universitaires roumains, les étudiants moldaves se regroupaient en général selon leurs relations d'amitié, établies et consolidées dans le tourbillon des événements romantiques et révolutionnaires de la fin des années 1980. Au fur et à mesure des premiers mois après le début de l'année universitaire, les pratiques commerciales informelles devenaient plus efficaces et amélioraient leur degré d'organisation par l'implication de ces relations de solidarité et de collaboration au sein des groupes d'amis et de collègues de faculté.

Certains groupes d'étudiants commerçants, liés entre eux par des relations d'amitié, de camaraderie ou de famille, prenaient rapidement une structure de clan, avec une organisation hiérarchique des rapports de

fares communes en vertu d'un «règlement» non écrit selon lequel les tâches étaient attribuées, les entrées et les sorties étaient contrôlées (d'une manière stricte), les règles de relation à l'intérieur du groupe et avec les membres d'autres groupes étaient établies. Les tâches étaient diversifiées et interchangeables: un (ou deux) «membres» allaient-ils à Chişinău (ou dans une autre ville de RSSM/URSS) pour acheter de la marchandise, puis la transportait en Roumanie via la douane, l'autre (ou les deux autres) devaient trouver des acheteurs ou vendre la marchandise au marché aux puces (ou aux dépôts-ventes); d'autres co-équipiers (qui changeaient souvent) avaient un rôle d'intermédiaire, si nécessaire, pour les relations de partenariat avec les personnes clés ou les réseaux locaux de commerçants.

Au début de la mise en place d'une de ces équipes, les relations entre les membres du noyau fondateur étaient basées sur la solidarité et la confiance réciproque, et les tâches et

15) L'anomie est l'état d'un individu ou d'un groupe caractérisé par la désintégration des normes qui régissent le comportement des gens et les relations entre ceux-ci. Robert K. Merton considère que l'anomie est générée par la contradiction entre les buts culturels et les normes sociales (moyens légitimes de les atteindre). Dans cette perspective, l'anomie peut générer des déviations (des actes qui violent les normes sociales existantes). D'autre part, Jean-Marie Guyau, le père du concept d'anomie (Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction (1885)), considère que l'anomie peut créer de nouvelles formes de relations humaines, d'autonomie créatrices (en rupture avec les normes constituées).

même les revenus étaient répartis équitablement. Au bout de quelques mois cependant, une éthique individualiste (basée sur l'intérêt personnel) s'imposait au détriment de l'éthique communautaire (définie par la prééminence des intérêts du groupe et des relations d'affectivité), diminuant ainsi le degré de confiance et de solidarité entre les «membres». De cette manière, les relations d'amitié ont progressivement été remplacées par des rapports rationalisés de partenariat.

Habituellement, ces groupes d'étudiants agissaient séparément (car le marché était suffisamment vaste pour tous), d'autre fois ils s'engageaient dans certaines activités pour lesquelles ils sollicitaient une collaboration. Pour augmenter l'investissement dans les objets soumis au trafic transfrontalier et ainsi le profit de ces opérations, les étudiants commerçants – ou les équipes dont ceux-ci faisaient partie – avaient besoin de plus d'argent. Une des formes les plus fréquentes de collaboration entre les groupes – ou entre les membres de groupes différents – était l'emprunt de certaines sommes d'argent. La majorité des étudiants impliqués dans des activités commerciales ont été plusieurs fois de suite endettés et ils ont emprunté. Certaines affaires pouvaient cependant se solder par un échec, par exemple dans le cas où la marchandise était confisquée à la douane. Dans de telles situations, un autre emprunt était fait, dans le but de diminuer les pertes de l'affaire qui n'avait pas fonctionné. Dans le cas où celle-ci non plus ne réussissait pas, les dettes s'accumulaient, et la possibilité de rembourser à temps devenait plus faible. C'était l'intérêt de l'endetté de retarder le plus possible le remboursement, alors que les crédateurs multipliaient les stratégies pour récupérer leur argent. Ces relations devenaient parfois encore plus compliquées dans le cas où certains débiteurs ne reconnaissaient pas, pour certaines raisons, la dette que les crédateurs leur réclamaient. Les relations entre partenaires – souvent des collègues et de vieux amis – se dégradaient progressivement sur fond de dettes non remboursées à temps et de tentatives des crédateurs de les récupérer, en

recourrant parfois à des intimidations et à des menaces. Ainsi, une partie des étudiants qui étaient, au début de l'année universitaire, de bons amis et des collègues devenaient, au bout d'un an de relations gangrenées par l'animosité et le manque de confiance, des adversaires redoutables et détestés. Ces tensions pouvaient prendre l'apparence de luttes de pouvoir, dans lesquelles le principal enjeu n'était pas tant la répartition des zones d'activité (parce qu'il n'existait pas de motif réel de concurrence) que la manifestation symbolique de la suprématie.

.....

Les étudiants «contrebandiers» : entre déviance et non-conformisme

Les étudiants moldaves qui ont pratiqué régulièrement la «contrebande» au début des années 1990 ont eu à sacrifier beaucoup de choses qu'ils ont regrettées par la suite: des amis, des valeurs «idéalistes», du temps – qu'ils auraient pu autrement accorder aux études. En même temps ces étudiants commerçants ont bien sûr gagné une expérience qui a formé et consolidé certaines aptitudes relationnelles, d'influence et de négociation (en rapport avec les membres de leur propre groupe, avec les autres partenaires, mais aussi avec les agents de l'Etat), d'adaptation à des conditions difficiles de vie à la marge de certaines frontières sociales et morales, sous la pression d'exigences multiples et diverses (dictées par les activités fluctuantes d'une économie informelle et, en parallèle, par les études à l'université). Cette expérience de vie, qui pour la plupart des étudiants moldaves s'est terminée au bout de deux ou au maximum trois ans d'études, a conféré à certains d'eux des qualités de leader et d'homme d'influence, qui n'ont pas tardé à se manifester en seulement quelques années après la fin de leurs études.

La traversée des frontières (quelles qu'elles soient), jusqu'alors récemment interdites, était à la base de la naissance d'un nouvel ethos qui a cherché dans les années qui suivirent la chute de l'URSS une régularisation juridique et une

légitimation morale. Les étudiants «contrebandiers» de 1990/1991 sont devenus, sans s'en réclamer (et aux côtés d'autres catégories sociales), les promoteurs de certaines activités commerciales qui allaient s'imposer rapidement comme normales (le commerce international d'import/ export, le trafic transfrontalier) et les porteurs de certains modèles de mentalité et de comportement presque révolutionnaires pour ce contexte de rupture, par rapport à un régime communiste caduque: individualisme, consumérisme, prééminence

des valeurs matérielles, etc. à travers un comportement et un discours que l'on peut qualifier d'immoral à cette époque, cette «minorité active» et impatiente d'étudiants a contribué à sa manière à la reformulation de certains modèles rigides de pratiques et de valeurs (considérés comme idéalistes et/ou idéologiquement manipulés), qui ont perdu leur efficacité, tandis que l'Etat réduisait brusquement son «monopole sur la violence légitime», et que les libertés individuelle éclataient au grand jour.



Lors d'une fête, dans une chambre de résidence universitaire avec des étudiants moldaves à Bucarest. 1992.
Photographie de Lina Grău

Bibliografie

- Besançon, A. (1967) 'La Russie et l'esprit du capitalisme'. Cahiers du monde russe et soviétique. 8(4) : 523.
- Bizgu, T. (2006) 'Aspecte ale relațiilor economice dintre Republica Moldova și România [Aspects des relations économiques entre la République de Moldavie et la Roumanie, NDT]'. Scientific and Technical Bulletin (Series: Social and Humanistic Sciences). XII (9): 15-28.
- Burawoy, M. and Verdery, K. (1999) (eds.) *Uncertain Transition: Ethnographies of Change in the Post-Socialist World*. Cumnor Hill / Oxford, Rowman & Littlefield Publishers, Inc.
- Burguière, A. (1994) 'Les rapports entre générations: un problème pour l'historien'. *Communications*. 59: 15-27.
- Carey, H. F. (2004) (ed.) *Romania Since 1989: Politics, Economics, and Society*. New York / Toronto / Oxford, Lexington Books.
- Chelcea, L. et Lățea, P. (2000) *România profundă în comunism [La Roumanie profonde sous le communisme, NDT]*. Bucharest, Nemira.
- Chelcea, L. et Lățea, P. (2004) 'Cultura penuriei: bunuri, strategii și practici de consum în România anilor '80 [La culture de la pénurie: biens, stratégies et pratiques de consommation en Roumanie dans les années 80, NDT]'. In: Neculau (2004): 152-174.
- Chițu, I. B. et Bălășescu, M. (2004) 'Analiza modificărilor structurale produse în comerțul internațional al României după anul 1990 [Analyse des changements structurels du commerce international de la Roumanie après l'année 1990, NDT]'. *Comerțul românesc în fața provocărilor secolului XXI [Le commerce roumain face aux défis du 21^{ème} siècle, NDT]* (cours numérique), <http://www.biblioteca-digitala.ase.ro/biblioteca/pagina2.asp?id=cap10> (consulté en février 2011)
- Dragomir, C. (2008), 'Viața cotidiană în comunism: biografii sociale. Studiu de caz: Drobeta-Turnu Severin [La vie quotidienne sous le communisme : biographies sociales. Etude de cas : Drobeta-Turnu Severin, NDT]'. *Sociologie Românească (Romanian Sociology)*, (1): 90-104.
- Durkheim, E. (1897) *Le Suicide*, vol. 2: 113 (document consulté en février 2011 à <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.due.sui2>).
- Goffman, E. (1963) *Stigma. Notes on the management of spoiled identity*. New York, Simon & Schuster, Inc..
- Heintz, M. (2005) *Etica muncii la românii de azi [L'éthique du travail chez les Roumains aujourd'hui, NDT]*. Bucarest, Curtea Veche.
- Heintz, Monica (2007) "'Nothing has changed, it just turned illegal": discourses for the justification of illegal trade and immigration in the Moldovan Republic'. *The Anthropology of East Europe Review: Central Europe, Eastern Europe and Eurasia*, 25(1): 21-28.
- Humphrey, C. (1991) 'Icebergs', Barter, and the Mafia in Provincial Russia'. *Anthropology Today*, 7(2): 8-13.
- Konstantinov, Y. (1996) 'Patterns of Reinterpretation: Trader-Tourism in the Balkans (Bulgaria) as a Picaresque Metaphorical Enactment of Post-Totalitarianism'. *American Ethnologist*, 23(4):762-782.
- Konstantinov, Y., Kressel, G. M. et Thuen, T. (1998) 'Outclassed by Former Outcasts: Petty Trading in Varna'. *American Ethnologist*, 25(4): 729-745.
- Kornai, J. (1992) *The Socialist System. The Political Economy of Communism*. Oxford, Clarendon Press.
- Leyla J. K. (2006) 'Globalizing 'Postsocialism: Mobile Mothers and Neoliberalism on the Margins of Europe'. *Anthropological Quarterly*, 79(3): 431-461.
- Mandel, R. and Humphrey, C. (2002) (eds.) *Markets and Moralities. Ethnographies of Postsocialism*. Oxford / New York, Berg.
- Merton, R. K (1938) 'Social Structure and Anomie'. *American Sociological Review*, 3(5): 672-682.
- Neculau, A. (2004) *Viața cotidiană în comunism [La vie quotidienne sous le communisme, NDT]*. Iași, Polirom.
- Negură, L. (2007). *Le Travail après le communisme. L'émergence d'une nouvelle représentation sociale dans l'espace postsoviétique*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- Orrù, M. (1998) *L'anomie. Histoire et sens d'un concept*. Paris, L'Harmattan.
- Osokina, E. (édité par K. Transchel) (2001) *Our Daily Bread: Socialist Distribution and the Art of Survival in Stalin's Russia, 1927-1941*. New York. M. E. Sharpe, Inc.
- Rausing, S. (2002) 'Re-constructing the 'Normal': Identity and the Consumption of Western Goods in Estonia', in Mandel, R. and Humphrey, C. (2002).
- Sampson, S. L. (1987) 'The Second Economy of the Soviet Union and Eastern Europe'. *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 493 (The Informal Economy): 120-136.
- Spitzer, A. B. (1973) 'The Historical Problem of Generations'. *The American Historical Review*. 78(5): 1353-1385.
- Thomson, C. (1992) *The Singing Revolution: A Political Journey through the Baltic States*. Londres, Joseph.
- Țone, F. (2009) 'Bișnițarii Epocii de Aur [Les contrebandiers de la grande époque, NDT]'. *Adevărul (journal)*. Bucharest, September 2009, http://www.adevarul.ro/dupa_20_de_ani/Bisnitarii-Epociei-Aur_0_109189148.html#comment (consulté en décembre 2010).
- Verdery, K. (1996) *What Was Socialism, and What Comes Next?*. Princeton / New Jersey, Princeton University Press.
- Verdery, K. (1998) 'Transnationalism, Nationalism, Citizenship, and Property: Eastern Europe Since 1989'. *American Ethnologist*, 25(2): 291-306.
- Verdery, K. et Humphrey, C. (2004) (eds.) *Property in Question. Value Transformation in the Global Economy*. Oxford / New York, Berg.